

Vouloir le bien

Tout être humain est un artiste (guérisseur) !

Cent ans après le cours aux jeunes médecins

« La clé qui permet d'éclorre les vertus qui sommeillent encore dans la matière se trouve au cœur de l'être humain. Si celui-ci veut le bien, les tempêtes des querelles nationales et internationales s'apaiseront et l'ordre du ciel étoilé retrouvera son image sur la terre. » Daniel Nicol Dunlop¹

Il ne devrait pas être possible de dire : « *J'ai cherché à connaître la guérison, mais pas la volonté de guérir. — Car un savoir, qui est donc réel, ne peut pas se séparer de la volonté, c'est tout à fait impossible* ». Ainsi s'exprime Rudolf Steiner, en 1924, dans le cours de Pâques à l'intention des jeunes médecins.²

Comme beaucoup d'autres motifs décisifs des cours universitaires aux médecins — dont on célèbre cette année le centenaire — ce renvoi intrépide à l'unité vivante du savoir/connaissance d'avec le vouloir, doit entrer en consonance harmonieuse avec la situation que l'on rencontre, ou selon le cas, l'individualité, non pas comme quelque chose spécialement perçu comme concernant les médecins, pour ne pas dire exclusivement. Une telle perception contredirait effectivement, non seulement le ton général de la formulation citée, mais encore aussi le contexte dans lequel elle se trouve enchâssée. Elle clôt, pour préciser, une considération générale, dans laquelle Rudolf Steiner caractérise, d'une part, une connaissance cohérente de l'être humain comme fondement indispensable pour tous les domaines du connaître/science et de l'action, afin de pouvoir intervenir dans la réalité du monde et donc d'engendrer ainsi une unité féconde de la connaissance et de la volonté ;³ d'autre part, cette unité vivante se relie à l'essence des mystères :

Il faut que le sentiment que l'on a vis-à-vis de la connaissance s'empresse partout, dans tous les domaines de la vie, vers la réalité et non pas vers une compréhension formelle. C'est ce qui se passait lorsque le savoir était partout un savoir provenant des Mystères. On devait alors refuser le savoir à ceux qui voulaient simplement connaître et ne le donner qu'à ceux qui avaient la volonté de transférer ce savoir dans la réalité.⁴

L'appel à une unité féconde retentit dans le cours de Pâque aux jeunes médecins de la connaissance /savoir et du vouloir, se trouve dans une continuité créative aussi bien avec un motif central du cours d'hiver, qu'avec une intention spirituelle et la constellation humaine qui conduisirent d'une part, aux deux cours dont il est ici question. Le motif central consiste, d'une part, dans l'union du Je avec l'être humain-chaleur,⁵ d'autre part, avec le vouloir actif.⁶ L'intention fondamentale qu'on a à l'esprit et la constellation humaine qui menèrent aux cours désignés, sont en retour inséparables de la méditation-chaleur que Hélène von Grunelius reçut de Rudolf Steiner — éventuellement à la mi-mars 1923 — et conséquemment avec la question qui introduit cette méditation : *Comment trouvé-je le bien ?*

1 Discours du 20 août 1926 à la conférence partielle de la *World Power Conference* à Bâle, cité d'après Thomas Meyer : *D.N. Dunlop — Ein Zeit- und Lebensbild [D. N. Dunlop — Une image de son temps et de sa vie]*, Dornach 1987, p.262. Voici 100 ans eut lieu la première *World Power Conference*, qui fut ouverte à Londres le 30 juin 1924.

2 Conférence du 22 avril 1924 dans : Rudolf Steiner : *Meditative Betrachtungen und Anleitungen zur Vertiefung der Heilkunst [Considérations méditatives et instructions pour approfondir l'art de la guérison]*, (GA 316), Dornach 2003, p.165. Voir Peter Selg : « *Die Medizin muß ernst machen mit dem geistigen Leben [la médecine doit prendre au sérieux la vie spirituelle]* » — *Rudolf Steiners Hochschulkurse für die Jungen Mediziner [Les cours universitaires de Rudolf Steiner pour les jeunes médecins]*, Dornach 2006.

3 Voir GA 316, p.162 : « Qu'une telle connaissance de l'être humain ne soit pas recherchée sur les divers domaines, c'est une conséquence de l'égarement dans lequel la civilisation moderne est tombée », à l'occasion de quoi le défaut de cette connaissance humaine est considérée comme un obstacle « pour intervenir en réalité dans le monde.

4 À l'endroit cité précédemment, p.164.

5 Voir la conférence du 2 janvier 1924, à l'endroit cité précédemment.

6 Voir la conférence du 6 janvier, *ibid.*

Puis-je vouloir le bien ?
Je puis vouloir le bien.
Je pourvois au vouloir.
J'agis dans l'éther de chaleur de mon corps vivant.
Donc dans la chaleur je peux réaliser physiquement le bien.
Je ressens mon humanité dans mon enthousiasme.⁷

Posso volere il bene ?
Io posso volere.
Io bado al volere.
Opero nell'eter caloroso del mio corpo vivo
Nel caldo, posso attuare fisicamente il bene.
Sento l'umanità mia nell'entusiasmo mio.

Christ & le penser libre

Comment la réponse de la méditation-chaleur peut-elle être comprise à la question du bien, de sorte que puisse consoner le renvoi à la volonté avec les observations aussitôt indiquées de Rudolf Steiner qui font allusion à une unité vivante de la connaissance, c'est-à-dire du penser/intelligence et du vouloir ? Une incitation va être essayée ici qui prend en compte sérieusement, d'une part, une remarque au sujet de *La philosophie de la liberté*, faite dans le cours d'hiver pour les jeunes médecins et, d'autre part, la relation intime de la méditation-chaleur au Christ éthérique.⁸

Une liberté existe déjà dans le fait que l'on se déplace à partir des os et des muscles de l'être humain dans le monde extérieur. Le non-libre suit ses pulsions et instincts. Le libre s'oriente selon les exigences et requêtes du monde qu'il doit tout d'abord aimer. [...] Cela s'exprime dans l'imagination du système osseux. Intérieurement le système osseux est celui que l'idée éprouvée éprouve justement. On éprouve donc une idée éprouvée avec le système osseux [...] aussi l'être humain, en ayant l'idée de liberté, éprouve quelque chose, par quoi il doit se débarrasser de sa chair et de son sang, les idées doivent réellement devenir terrestres. Cela signifie déjà que l'on doit soi-même se tirer d'affaire par son travail.⁹

Pourquoi donc se produit ce renvoi unique à *La philosophie de la liberté*, se rattachant à la mise en exergue de la relation entre idée et système osseux dans la conférence du 7 janvier 1924¹⁰, carrément ici ? Et comment ceci peut-il se corréliser avec l'horizon spirituel de la méditation-chaleur ? Une réponse pourrait être formulée à partir d'une conférence que Steiner tint le 3 juillet 1909, dans laquelle la relation du Christ au système osseux est caractérisée de la manière suivante : « Par l'entrée du Christ et le séjour du Christ dans le corps vivant de Jésus de Nazareth, le Je d'alors du Christ y devint régnant jusqu'au sein même du système osseux », de sorte qu'Il

put y incorporer la forme spirituelle du système osseux de l'évolution terrestre. [...] La forme du système osseux vainc la mort au sens physique du terme. C'est pourquoi celui qui devait vaincre la mort sur la Terre, devait régner sur le système osseux [...] Et le bon plaisir du Christ, sa libre volonté, pénétra avec sa domination jusqu'à l'intérieur du système osseux

7 Au sujet de la méditation-chaleur et du contexte de sa première communication, voir Peter Selg : *Die Wärme-Meditation. Geschichtlicher Hintergrund uen ideelle Beziehungen [La méditation-chaleur. Arrière-plan historique et relations idéelles]*, Dornach 2013, ainsi que l'introduction de Matthias Girke à Rudolf Steiner : *Méditation pour la chaleur*, Dornach 2017. Les deux publications renferment la méditation dont il s'agit ici qui est publiée dans Rudolf Steiner : *Mantrische Sprüche. Seelenübungen II [Paroles mantriques. Exercices de la vie de l'âme II]* (GA 268), Dornach 1999, pp.296-297.

8 Au sujet du second aspect, voir : Madeleine van Deventer : *Die antroposophische Medizinische Bewegung in den verschiedenen Etappen ihrer Entwicklung [Le mouvement médical anthroposophique dans les différentes étapes de son développement]*, Arlesheim 1992, p.24 (cité par Peter Selg : *Die Wärme-Meditation*, p.72, note 5.

9 Conférence du 8 janvier 1924, dans GA 316, p.114.

10 À l'endroit cité précédemment, pp.89 et suiv.

[Jusque là où se forme les globules rouges du sang, *ndt*] de sorte que pour la première fois, pour le dire ainsi, il put agir jusqu'à l'intérieur du système osseux. [...] L'être humain a conquis la forme de son système osseux qu'il a aujourd'hui sur la Terre. [...] Mais il la perdrait si cette puissance spirituelle, que nous appelons Christ, n'était pas venue. L'être humain n'emporterait rien avec lui dans l'avenir en tant que récolte et fruit de la terre, si cette domination du Christ sur le système osseux n'était pas intervenue.¹¹

C'est directement ce lien avec le système osseux qui manifeste sa relation, d'une part, avec l'action du Christ en rapport à l'éthérique, comme avec la faculté dépendante de l'éthérique de vivifier l'être humain jusqu'à la fin de son évolution terrestre,¹² d'autre part, avec la métamorphose progressive du penser scientifique d'un état de mort conceptuelle en une résurrection conceptuelle vivante.¹³ Mais ce ne peut être que cette pensée revivifiée par l'action éthérique du Christ qui devrait être à la base de cette connaissance de l'être humain que Rudolf Steiner décrivit, devant les jeunes médecins, comme le fondement nécessaire à toute activité scientifique qui veut intervenir dans la réalité.¹⁴

Agathologie [= « science du bien » chez Platon, *ndt*] **de la liberté**

Les considérations que l'on vient de formuler peuvent mener à la condensation suivante : Les forces de vie et de résurrection — émanant du système osseux — que l'action du Christ dispense dans l'éthérique, — de ce Christ éthérique en relation intime avec la méditation-chaueur — ne permettent pas seulement cette volonté évoquée dans la méditation-chaueur, qui par l'action du Je dans l'être humain-chaueur, réalise le bien dans le physique ; cette action éthérique du Christ dans le système osseux permet aussi le penser, auquel se réfère Rudolf Steiner, le 8 janvier 1924, au moment où devant les jeunes médecins, il présente le penser à l'instar d'une image archétype qui pénètre *La philosophie de la liberté*. Cette image archétype du penser ne siège plus dans le cerveau, car elle est délocalisée dans la totalité de l'être humain, est éprouvée par le système osseux et est intrinsèquement unie¹⁵ à l'amour du monde qui ne doit plus être séparée du sentir et avant tout du vouloir aimant ! Ceci est expressément explicité dans l'ajout décisif au chapitre VIII, lors de la ré-édition de *La Philosophie de la liberté* de 1918. La réalité du penser y est notoirement caractérisé comme : « *licht-durchwobene, warm in die Welterscheinungen untertauchende* » / « s'immergeant dans une chaleur entre-tissée de lumière dans les apparitions du monde », et...

... cette immersion avec une vertu s'écoulant dans l'activité même du penser, qui est la vertu de l'amour dans sa nature spirituelle. [...] Celui qui se tourne notoirement sur ce penser essentiel y rencontre aussi bien le sentiment que la volonté, celle-ci même aux profondeurs de sa réalité ; qui se détourne du penser et s'adresse aux « simples » sentir et vouloir, en perd la vraie réalité de ceux-ci.¹⁶

Cet ajout, souvent négligé, montre au plus nettement que Rudolf Steiner percevait la question de la liberté comme inséparable de celle de l'amour et donc du bien.¹⁷ Autrement dit, il montre qu'une *philosophie de la liberté* cohérente dans la perception de Steiner, rien qu'une *agathologie de la liberté*, comme *lógos*, penser vivant, peut être développée par qui veut approfondir l'expérience du bien et considérer le bien comme substance de liberté. De nouveau l'arrière plan spirituel, qui est uni à la méditation-chaueur et le cours aux jeunes

11 Du même auteur : *L'Évangile de Jean dans ses rapports avec les trois autres Évangiles, en particulier avec celui de Luc* (GA 112), Dornach 1984, pp.181-183.

12 Au sujet de cet effet voir la conférence du 6 juillet 1909, à l'endroit cité précédemment.

13 À l'endroit cité précédemment, pp.232-237.

14 Voir la note 3.

15 Voir Peter Selg : *Die Medizin muß ernst machen mit dem Geistigen Leben... [La médecine doit prendre la vie spirituelle au sérieux]*, p.113.

16 Rudolf Steiner : *La philosophie de la liberté* (GA 4), Dornach 1995, pp.142-144. (Taschenbuchausgabe : nr 6271 ISBN 3-7274-6271-x le passage se trouve en bas de la page 143. [Il est intéressant pour qui connaît l'allemand d'en lire attentivement l'environnement... *ndt*])

17 À propos de cet aspect central, voir : Itach ben Aahron : *Die Sprache der Schwelle. Perspektiven der Gegenwart [Le langage du seuil. Perspectives du présent]*, Dornach 2023, pp.42 et suiv. Dans l'œuvre de Massimo Scaligero, comme nulle part ailleurs, en continuité créatrice directe de Rudolf Steiner l'unité entre le penser vivant et l'amour est approfondie. [Traduction française des quatre livres essentiels à partir de l'italien, disponible sans plus auprès du traducteur, *ndt*]

médecins montre, sans qu'on puisse se méprendre, que *La philosophie de la liberté*, en tant qu'agathologie de la liberté, aussi bien qu'une christologie¹⁸ tout comme avec une dimension anthropologique, cela formant un contexte inséparable.

Vouloir le bien est une impulsion qui dépend — comme cela est évident dans la méditation-chaueur — du Je et donc c'est au plus spécifiquement à une réalité humaine et donc — comme le montre la voie du cours aux jeunes médecins — il est à considérer à l'instar d'un centre dispensateur d'une connaissance cohérente de l'être humain ainsi que toute connaissance et action cohérente et harmonieuse qui interviennent dans la réalité. Comme souhaitaient le montrer clairement les cours aux jeunes médecins, et déjà *La philosophie de la liberté* souhaitait transmettre une connaissance et une cohérente d'action harmonieuse, savoir/science et éthique/morale, formant une unité vivante pouvant être réalisée par *tout* être humain en tant qu'entité-Je, c'est égal dans quel domaine celle-ci ou celui-ci connaît et agit. Dans cette perspective, *chaque* être humain, justement entité-je n'est pas seulement un artiste, mais encore dans une mesure individuelle à chacune et à chacun, il ou elle est un être-guérisseur/se, un/e artiste-guérisseur/se !

La conscience de cette possibilité serait d'autre part urgemment nécessaire dans notre présent : avant tout dans la science/sagesse de l'être humain — anthropologie est le concept employé d'ordinaire —, qui devrait apprendre à l'avenir, à placer le Je(*Ich*)/la jé-ité(*Ichsamkeit* -(*Lavecchia*)) comme source et centre de l'humain à considérer, loin de l'image d'un je-enténébré, constamment localisable et conditionnable, loin de l'atome séparé du monde et du semblable humain et jusqu'à un/e centre/sphère spirituelle de chaleur et de lumière¹⁹, intrinsèquement formatrice de communauté ; Mais il est aussi nécessaire, dans tout autre science qui, se formant sur la base d'une science de l'être humain autour du Je, souhaiterait organiser la réalité.²⁰ Ainsi les forces éthériques *guérisseuses* qui sont reliées au Christ pourraient-elles devenir plus effectives, **sans laquelle** chaque moi humain deviendrait peu à peu solipsiste, en se refermant exclusivement sur lui-même et séparant peu à peu ses propres pensées, sentiments et actions de ceux des autres hommes, de sorte que nous nous comprendrions de moins en moins les uns les autres et agirions de plus en plus les uns contre les autres, en tant qu'humanité fragmentée et donc malade, sans possibilité d'une authentique formation de communauté.²¹

Agathologie du penser

Comme on l'a montré au début de ces développements, Rudolf Steiner a mis en exergue dans le cours de Pâque 1924, le fait qu'un savoir cohérent n'est jamais à séparer d'une volonté qui intervient dans la réalité en reliant cette qualité au savoir des mystères. Une telle qualité conforme aux mystères est aussi présente dans *La philosophie de la liberté*, où une unité vivante de la pensée et de l'amour— comme on l'a signalé plus haut — est présupposée, en ce qui concerne une connaissance et une action harmonieuse, et donc de la pensée, du sentiment et de la volonté, de la connaissance et de l'éthique. L'anthroposophie révèle ainsi, jusque dans ses racines les plus profondes, sa continuité spirituelle, jusqu'ici plutôt ignorée, avec l'arrière-plan socratique-platonicien qui se manifeste dans l'allégorie du soleil de la *Politeia* (506 d6 jusqu'à 509 c)²², où l'origine de toutes choses, qui agit jusque dans le physique, est identifiée avec le Bien suprême et où le soleil est justement caractérisé, d'une part, littéralement comme son enfant, d'autre part, comme son analogue dans le physique (voir 508 b12-c2).

18 Voir Serge O. Prokofiev : *Anthroposophie et « La philosophie de la liberté »*. *Anthroposophie et sa méthode cognitive. La christologie et la dimension cosmique-humanitaire de la Philosophie de la liberté*, Dornach 2006.

19 Pour une tentative dans cette direction, qui inclut la totalité de l'organisme sensoriel, voir Salvatore Lavecchia : *Ich als Gespräch. Anthroposophie der Sinne [Jé-ité comme conversation. Anthroposophie des sens]* Stuttgart 2022.

20 La libre université pour la science de l'esprit au Goethéanum pourrait mener un travail de pionnière dans ces deux directions.

21 Voir la conférence du 5 juillet 1909, dans **GA 112**, pp.222 et suiv.

22 Pour un approfondissement du thème évoqué ici, voir : Salvatore Lavecchia : *Denken als schöpferisches Licht des Guten. Platon und die Anthroposophie [La pensée comme lumière créatrice du bien. Platon et l'anthroposophie]*, dans : Jost Schieren (éditeur) : *Die philosophischen Quellen der Anthroposophie. Eine Vorlesungsreihe an der Alanus Hochschule [Les sources philosophiques de l'anthroposophie. Une série de conférences à l'Université Alain de Lille]*, Francfort-sur-le-Main. Par conséquent, en relation avec la *Politeia* de Platon, on peut employer l'adjectif « socratique », parce que ce dialogue, à de nombreux points de vue très décisif, est le seul et unique pour lequel Platon le mit en scène avec Socrate comme récitant à la première personne. Au sujet de l'essentiel de la dimension socratique de l'anthroposophie, voir Salvatore Lavecchia : *Das sokratische Wesen der moralischen Phantasie [La nature socratique de l'imagination morale]*, dans **Die Drei** 4/2017, pp.29-34 [traduit en français : DDSL417.pdf, ndr]

Le symbole du Soleil est tellement important parce que l'essence originelle de l'intelligence, du *noûs* (de l'esprit), et donc avec cela aussi bien le penser (*noein*) comme aussi le pensé/pensable (*nooûmenon*) ainsi que la connaissance (*gnôsis*) et la science (*epistêmê*), sont perçus comme manifestation immédiate du bien (voir 508 c1-2 et 508 e) : puisque l'œil et le visible sont engendrés par la chaleur et la lumière du Soleil (voir 508 a4-b7), ainsi faut-il conclure, par l'analogie du Soleil avec le Bien, que l'intelligence pensante (l'œil spirituel) ainsi que le penser et le pensé (la vision spirituelle) et avec cela aussi la connaissance, sous sa vraie essence originelle, sont nées par la chaleur-primordiale et la lumière-primordiale spirituelle du bien — le Soleil primordial !²³ Par conséquent, le penser en soi se révèle intrinsèquement lié au geste originel du bien, naissant à l'être²⁴ et qui, par conséquent, donne inconditionnellement et librement, sans lequel le bien ne serait pas le **bien**²⁵. Sur la base de sa chaleur et d'être engendrant le Bien, se manifeste en retour comme une conscience primordiale d'une essence-Je macrocosmique, dont la qualité primordiale consiste dans une ouverture chaleureuse illimitée se rendant visible pour la révélation de soi d'un autrui, à l'occasion de quoi l'intelligence et le penser sont justement à considérer comme manifestation archétype de cette conscience.²⁶

Le symbole solaire de Platon semble présupposer une expérience du connaissant authentique du penser vivant et avec cela, de la connaissance cohérente en tant que geste *agathologique* d'amour spirituel²⁷ par le vouloir duquel l'action du bien est possible comme engendrant et structurant l'être jusque dans le physique.²⁸ Autrement dit : Ici le penser véritable est intrinsèquement inséparable d'un *bon* vouloir et d'un sentir cohérent et provoquant une harmonie. Et nous pouvons comprendre, dans cette perspective, la raison pour laquelle Platon, en continuité spirituelle avec Socrate, considérait une authentique connaissance et une action harmonieuse cohérente (vertu) comme inséparables,²⁹ et *sophia* non seulement comme la connaissance la plus haute, mais pareillement comme la vertu la plus haute (443 c9 jusqu'à 444 a2), comme la force la plus haute de la manifestation du bien dans le monde.³⁰ Ceci n'a rien à faire avec un intellectualisme éthique abstrait — comme ceci est habituellement formulé dans la recherche — qui en viendrait à négliger le sentir et le vouloir. Il s'agit au contraire ici d'une expérience et d'un concept d'intelligence et du penser, qui présuppose un penser vivant intrinsèquement créateur, par lequel une triade inséparable se structure avec le sentir et le vouloir. Pour cette raison, Socrate et Platon ne pouvaient éprouver la relation d'un penser/savoir véridiques et aimant,

23 Le fait que la relation directe du Soleil, ainsi que son analogie stricte au bien, sont mis en exergue — *análogos* caractérise quelque chose qui, sur un autre plan, manifeste le pareil *lógos*, c'est-à-dire la pareille constellation de rapports, comme son image archétype —, implique que Platon perçoit la chaleur et la lumière du Soleil comme image d'une chaleur archétype et d'une lumière archétype qui dépendent intimement du Bien. Autrement dit : en partant d'une expérience spirituelle du Bien — et non pas du tout sur la base d'une dérivation d'une constellation métaphorique quelconque de l'expérience du Soleil — le Soleil est perçu comme un analogon du Bien.

24 Ainsi se trouve caractérisé, dans 508 b12-13, le Bien expressément comme naissant/engendrant.

25 De la même façon que le Soleil, en tant qu'analogon du Bien ne peut guère être séparé de son courant du Soi par la chaleur et la lumière (vers la lumière comme fluide, voir 508 b6-7), ainsi le Bien, comme image archétype de cet analogon, duquel son propre courant est inséparable (508 d6-9), de par la chaleur archétype et la lumière archétype provoquant conscience et être-Soi. Le geste donnant inconditionnellement, archétype du bien, est aussi actuel dans l'artisan divin qui crée l'univers (voir Platon *Timaios*, 29e-30a), l'activité duquel, Platon la caractérise comme présente comme actuellement créant l'univers. Voir Salvatore Lavecchia ; *Idéa tou agathou-agathon epékeina tes usfas. Überlegungen zu einer Platonischen Antinomie [Réflexions sur une antinomie platonicienne]*, dans : Bochumer Philosophisches Lahrbuch für Antike und Mittelalter **10** (2005), p.1-20, plus particulièrement pp.14-17.

26 Au sujet du Bien comme Je-archétype, voir mon travail suivant : *Das Ich und das Gute. Ansätze einer Lichtphilosophie in Anknüpfung an Novalis und Platon [Le Je et le bien. Approches d'une philosophie de la lumière dans le prolongement de Novalis et de Platon]*, dans : **Perspectives der Philosophie** **40** (2014), pp.9-46 ; *Generare la luce del bene. Incontrare veramente Platone [Générer la lumière du bien. Rencontrer vraiment Platon]*, *Bergame* 2015.

27 *Politeia*, 490 b1-7 se réfère expressément à cet amour spirituel : cet amour est relié à l'authentique âme pensante et met au monde l'intelligence/esprit et vérité.

28 Au sujet de cet aspect, plutôt délaissé par dans la recherche consacrée à Platon, voir Salvatore Lavecchia : *Agathologie. Denken als Wahrnehmung des Guten oder : Auf der Suche nach dem offenbarsten Geheimnis [Agathologie . La pensée comme perception du bien ou : à la recherche du secret le plus manifeste]*, dans : **Perspectives der Philosophie** **38** (2012), pp.9-45.

29 À propos de ce motif de la philosophie de Platon et de sa relation à Socrate, voir Michael Erler : *Platon*, Bâle 2007, pp.433-435.

30 En partant de ce concept de Sophia chez Platon — qui n'a pas été encore suffisamment pris en compte dans la recherche — il ne peut être fondé aucune séparation entre théorie et pratique, *vita contemplativa* et *vita activa*. Voir Salvatore Lavecchia : *Selbsterkenntnis und Schöpfung eines Kosmos. Dimensionen der sophia in Platons Denken [Connaissance de soi et création d'un cosmos. Les dimensions de la sophia dans la pensée de Platon]*, dans **Perspectives der Philosophie** **35** (2009), pp.115-145.

avec un vouloir (vertu) entrant en harmonie avec la réalité du monde qu'à l'instar d'une unité vivante, par laquelle se révélait le bien. Cette unité n'implique de nouveau aucune restriction à la liberté, car le bien — comme cela est mis en exergue explicitement dans le symbole solaire — surpasse *toutes connaissances et formes d'être* (voir 509 b6-10), et en conséquence toutes lois normatives. À partir de ce dépassement, le bien peut être présent dans toute connaissance cohérente de telle sorte que sa manifestation révèle toujours harmonieusement l'individualité de la situation, ne s'avérant jamais un obstacle à une liberté authentique.

Penser aimant comme pierre fondatrice

Dans la perspective qui vient d'être indiquée, Socrate et Platon se révèlent les précurseurs de l'individualisme éthique³¹, comme cela est défendu dans *La philosophie de la liberté*, parce qu'ils pouvaient encore percevoir la vie du penser sincère comme étant spirituelle, à l'instar d'une unité d'amour des mondes avec le bon vouloir, de sorte que pour eux, aucune séparation ne pouvait exister d'une connaissance authentique et d'une éthique cohérente. C'est précisément cette inséparabilité entre connaissance et éthique que perçoit Rudolf Steiner en relation avec Platon en la caractérisant même comme correspondant à Goethe pour l'espace de la culture gréco-romaine. Le fait que Platon identifie Dieu avec le Bien, cela révèle selon Steiner l'intuition que « les idées conformes à la contemplation de la nature doivent être reliées à l'ordre moral du monde : le divin est le bien ».³² Cette intuition tient aussi à son tour intimement au fait que Platon éprouvait encore cette unité inséparable du savoir réel et du (bon) vouloir que Steiner caractérisa de manière programmatique pour ainsi dire, devant les jeunes médecins en la reliant à l'enseignement et au savoir des mystères. C'est précisément cette unité agathologique que l'anthroposophie doit faire renaître sous une forme de conscience contemporaine, propre au Je, en tant que porteuse des Nouveaux Mystères, qui peut conduire l'homme à une conscience toujours plus profonde du Je en tant qu'être du monde de chaleur spirituelle, capable de former et de façonner consciemment en une essence chaleureuse universelle jusque dans le physique.

Devant cet arrière-plan, le fait gagne une certaine prégnance que Platon fut précisément seul cité lors de la pose de pierre de fondation du Goethéanum, le 20 septembre 1913 en relation à ces époques,

desquelles un dernier désir, un dernier souvenir s'éveille en nous, lorsque [...] nous entendons le grand **Platon**³³, avec les dernières tonalités de la sagesse des mystères — et en même temps avec les premiers tons philosophiques — annoncer les idées éternelles et l'hy-lé éternelle du monde. [...] Essayons de comprendre comment, à partir de l'âme humaine, s'est tissé le lien avec l'existence divine du monde, avec le vouloir, avec le sentir et avec la connaissance spirituelle divine.³⁴

Pourquoi Steiner relie-t-il dans cette allocution Platon avec une indication, d'une part, sur la sagesse des Mystères et, d'autre part sur l'accord harmonieux des vouloir, sentir et connaître qui étaient inséparables de cette sagesse-là ?

La réponse retentit dans les conférences qui, dix ans plus tard forment, l'arrière-plan historiques des Mystères du Congrès de Noël lors duquel se produisit la constitution de la libre université des sciences de l'esprit au Goethéanum. Car, dans la conférence du 14 décembre 1923, Rudolf Steiner caractérise le grand revirement vers l'abstraction qui marqua la transition de Platon à Aristote. Cette transition est mise en évidence par

31 Voir : Salvatore Lavecchia : *Die Kunst des guten Menschen und die tötend Ohnmacht der Norm. Sokrates und Platon und die Vorwegnahme des ethischen Individualismus [L'art de l'homme bon et l'impuissance mortifère de la norme. Socrate et Platon et l'anticipation de l'individualisme éthique]* dans Peter B Delibrügger, Thmas Kracht, Jürgen Paul & Rudy Vendercruysse (éditeurs) : *Individualität. Festschrift zum 70. Geburtstag von KarlMartin Dietz [L'individualité. Festschrift pour le 70e anniversaire de KarlMartin Dietz]*, Heidelberg 2015, pp.15-21.

32 Conférence du 11 janvier 1919 dans Rudolf Steiner : *Der Goetheanismus [Le Goethéanisme]*, (GA 188), Dornach 1982, p.118.

33 Platon est conscient de la tension relationnelle féconde entre la sagesse mystérieuse et la philosophie ; car, d'une part, il reprend en de nombreux endroits décisifs de son œuvre justement le langage des Mystères, d'autre part, il insiste sur le fait que les expériences auxquelles la philosophie mène et peut atteindre, indépendamment de toutes les dynamiques institutionnalisées rituelles/culturelles, représentent les formes les plus hautes de l'initiation (voir *Phèdre* 249 cl-8 et 250 b8-c4. Au sujet du langage mystérieux de Platon, voir Christoph Riedweg : *Mysterienterminologie bei Platon, Philon und Klemens von Alexandrien [Terminologie des Mystères chez Platon, Philon et Klemens d'Alexandrie]* Berlin & New York 1987, pp.1-69 ; Christina Schefer : *Platons unsagbare Erfahrung. Ein anderer Zugang zu Platon [L'expérience indicible de Platon. Une autre approche de Platon]*, Bâle 2001.

34 Rudolf Steiner *Mantrische Sprüche. Seelenübungen II 1903-1925 [Proverbes mantriques. Exercices de l'âme II 1903-1925]* (GA 268), Dornach 2015, p.345.

le récit condensé d'une conversation décisive entre Platon et Aristote, après que ceux-ci étaient restés « séparés » et que Platon eut « accompli une haute mission spirituelle précisément par l'intermédiaire d'Aristote » : dans cet entretien, Platon insiste sur le lien avec « la sagesse sacrée immémoriale des Mystères », par conséquent sur la nécessité de nous retirer pour un temps, afin que les hommes puissent atteindre — à partir de l'empreinte de la pensée et de la connaissance inaugurée par Aristote — ce qui s'harmonise avec le développement de leur forme, de leur configuration et de leur organisation interne et qui « conduira à quelque chose [...] de plus élevé » que ce qui était possible à l'époque.³⁵

La mention particulière de Platon, le 20 septembre 1913, manifeste la conscience claire de ce que la pose de la première pierre de fondation du premier Goethéanum, en tant qu'acte de surmontement en rapport à la séparation, qu'on vient tout juste d'évoquer entre Platon et Aristote, qui est à comprendre comme une séparation entre connaissance et courant des Mystères et donc entre connaissance et éthique.³⁶ Le surmontement désigné est de fait cependant *ignitié* pour le dire ainsi — comme on l'espère ici, par les développements ici présentés qui le rendent perceptible — par *La philosophie de la liberté* où par la progression du penser comme force/vertu de l'amour et donc comme menant à l'unité vivante de l'harmonie du sentir et du vouloir. Comme le montrent les paroles de Rudolf Steiner du 20 septembre 1913, l'indiquent, cette unité encore perceptible entre Socrate et Platon, la substance dont pouvaient naître et être organisé, en partant de cette pierre de fondation, un nouveau lieu physique des Mystères. Avec la communication de la méditation de fondation, pendant le Congrès de Noël 1923/24, Steiner montrera que la qualité de pierre de fondation qu'il a en tête, peut avoir une présence créatrice de tous les instants en chaque être humain par l'action de son Je qui peut le conduire à prendre de plus en plus conscience de l'unité vivante du vouloir, du sentir et du penser, ainsi que celle du corps vivant de l'âme et de l'esprit. Cette unité portée par la liberté et l'amour peut être perçue à son tour comme une pierre fondatrice à partir de laquelle toute recherche et connaissance spirituelles devaient être fondées par la libre université des sciences spirituelles. Une preuve en fut donnée par le premier cours de médecins après le Congrès de Noël — devant l'arrière-plan de la méditation de chaleur, la relation du Je avec la chaleur-enthousiasme du savoir médical et de l'impulsion morale au cœur. Sans la pensée de guérison aimante et radicale promise dans ce texte, aucune première pierre ne peut être formée et posée pour l'unité souhaitée de la vraie connaissance et de la bonne volonté. Sans le *penser de guérison* aimante et radicale promise dans ce texte, aucune première pierre ne peut être formée et posée pour l'unité souhaitée de la vraie connaissance et de la bonne volonté.

La formation de cette pierre fondatrice redevient possible pour la raison que ce penser aimant est associé à l'action *guérissante* du Christ vivant dans l'éthérique. Cette action est caractérisée dans la conférence du 13 avril 1910 de manière telle qu'elle rend l'être humain capable, non seulement de compréhension intellectuelle, mais encore de faire déverser en même temps : la morale, le cœur (*Gemüt*) et l'amour dans tout ce qu'il fait : « L'expérimentation, sans pitié, avec un esprit égoïste doit devenir impossible, l'amour doit être le motif conducteur de toute création et la paille du laboratoire doit devenir un autel ».³⁷ Cette radicale interpénétration de l'intellectualité, du penser et de l'amour, ainsi que d'une science, qui est considérée, sur la base de cette interpénétration cohérente de la connaissance de l'être humain comme source de sa propre activité, la pierre de fondation n'est pas seulement créatrice d'un nouveau savoir, mais aussi formatrice d'une nouvelle communauté révélant toujours plus par la *jé-ité*, la liberté et l'amour jusqu'au physique — Jé-ité comme une essence spirituelle-psychique-corporelle d'une chaleur universelle du monde, Je comme libre et aimant et pour cette raison, invinciblement dialogique et guérissant universellement.

Die Drei 2/2024.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Salvatore Lavecchia: est né en 1971, il est professeur pour l'histoire de la philosophie antique à l'Université de Udine (Italie) et chargé de cours au Master *Meditazione e Neuroscienze* à l'université de Udine ainsi que chargé de cours au Master *Contemplative Studies à l'université de Padoue* et co-acteur du *Philosophicum de Bâle*. Le point fort de sa recherche consiste depuis longtemps en un approfondissement du concept du bien, comme centre de la philosophie de Platon et à l'instar d'une incitation à réunir de manière féconde liberté et éthique : Récente publication : *Ich als Gespräch. Anthroposophie der Sinne [Le Je dialoguant. Anthroposophie des sens]* ; Stuttgart 2022.

35 Du même auteur : *Mysteriengestaltungen [Organisations des Mystères]* (GA 232) Dornach 1998, pp.158 et suiv.

36 La séparation entre la connaissance la plus haute et l'éthique se fraye justement déjà au penser d'Aristote, en séparant clairement les sciences dites théoriques (qui n'ont de finalité qu'en elles-mêmes) des sciences dites pratiques (qui sont orientées vers l'action) — et donc la *vita contemplativa* de la *vita activa*. Voir , p.ex., *Metaphysik* VI 1.

37 Rudolf Steiner : *Das Ereignis der Christus-Erscheinung in der ätherischen Welt [L'événement de l'apparition du Christ dans le monde éthérique]*, (GA 118), Bâle 2020, pp.226 et suiv.